

Un mariage américain

Tayari Jones

Un mariage américain

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Karine Lalechère*



Titre original : *An American Marriage*

Ce livre est une œuvre de fiction. Tandis que, comme dans toute fiction, les perceptions et les idées littéraires sont fondées sur l'expérience, les noms, personnages, lieux et événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et sont purement fictionnels.

© Tayari Jones, 2018

Tous droits réservés

Publié pour la première fois aux États-Unis par Algonquin Books of Chapel Hill (Caroline du Nord) en 2018

© Éditions Plon, un département de Place des Éditeurs, 2019, pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0394-9

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

*À Alma Faye, la sœur de ma mère,
et à Maxine et Marcia, mes propres sœurs*

« Ce qui vous arrive ne vous appartient pas, ne vous concerne qu'à moitié. Ce n'est pas à vous. Pas uniquement à vous. »

Claudine RANKINE

UN

La musique du pont

Roy

Il y a deux sortes de gens : ceux qui partent et ceux qui restent. Je suis un fier représentant de la première catégorie. Ma femme Celestial prétendait que, dans le fond, j'étais un gars de la campagne, mais je ne suis pas de cet avis. D'abord, je ne suis pas à proprement parler de la campagne. Eloe, en Louisiane, est une petite ville. Quand on entend campagne, on pense travail de la terre, balles de foin, traite des vaches. Je n'ai jamais ramassé de coton de ma vie, même si mon père ne pourrait pas en dire autant. Je ne me suis jamais approché d'un cheval, d'une chèvre ou d'un cochon, et ça ne me tente pas, merci. Ça faisait rire Celestial, qui précisait qu'elle n'insinuait pas que j'étais un paysan, simplement que j'avais grandi dans une région rurale. Si on suivait son raisonnement, on aurait pu dire qu'elle était elle aussi une fille de la campagne, vu qu'elle était née à Atlanta. Mais à l'écouter, elle était une « femme du Sud », à ne pas confondre avec une « belle du

Sud ». Curieusement, « pêche de Géorgie¹ » lui convenait, et ça me convenait aussi, donc tout le monde était content.

Celestial se voit comme une personne cosmopolite et elle n'a pas tort. Pourtant, elle s'endort tous les soirs dans la maison où elle a grandi. Alors que moi, j'ai mis les voiles dès que j'ai pu, exactement soixante-douze heures après la cérémonie de remise des diplômes du lycée. Je serais parti avant, mais l'autocar ne s'arrêtait pas tous les jours à Eloë. Le temps que le facteur livre à ma mère le tube de carton contenant mon diplôme, j'étais déjà installé dans ma chambre universitaire à Atlanta. Je participais à un stage de prérentrée destiné aux boursiers qui étaient les premiers de leur famille à intégrer Morehouse College. Morehouse est une institution : l'une des plus anciennes facs afro-américaines du pays, exclusivement masculine. Nous étions invités à nous présenter deux mois et demi

1. La belle du Sud (*Southern Belle*) est l'archétype de la demoiselle de bonne famille du sud des États-Unis d'avant la guerre de Sécession. La *Georgia Peach* est une jolie fille, la pêche étant le symbole de l'État de Géorgie. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

avant les étudiants parrainés par leur père ou leur grand-père, histoire de nous familiariser avec les lieux et de nous inculquer quelques principes de base. Imaginez vingt-trois jeunes Blacks qui regardent en boucle *School Daze* de Spike Lee et *Les Anges aux poings serrés* avec Sidney Poitier, ça vous donnera une idée du tableau. Ou ça ne vous dira rien. En tout cas, l'endoctrinement n'est pas toujours une mauvaise chose.

À chaque étape de ma scolarité, j'ai bénéficié des dispositifs d'aide aux enfants issus de milieux défavorisés : Head Start à cinq ans, puis Upward Bound au lycée. Si un jour j'ai des gosses, ils pourront pédaler joyeusement à travers la vie sans roues stabilisatrices, en attendant, rendons à César ce qui est à César.

C'est à Atlanta que j'ai appris les règles, et je les ai apprises vite. Personne n'a jamais eu l'occasion de me traiter de plouc. Malgré tout, quand on parle de chez soi, on ne pense pas à l'endroit où on a atterri. On pense à l'endroit d'où on a décollé. On ne choisit pas plus d'où on vient qu'on ne choisit sa famille. Au poker, on reçoit cinq cartes. Il y en a trois qu'on peut

échanger et deux dont on ne peut pas se défaire : sa famille et sa terre natale.

Je ne suis pas en train de débiter Eloë. Il suffit de prendre un peu de recul pour constater que ça pourrait être pire. D'accord, c'est en Louisiane, pas vraiment une terre d'opportunités, mais c'est aussi aux États-Unis et, quitte à être noir et à galérer, autant que ce soit en Amérique. Sans compter que nous n'étions pas pauvres. Que ce soit bien clair. Mes parents travaillaient trop dur pour ça : mon père à Buck's Sporting Goods, un grand magasin de sport – plus des petits travaux de bricolage le soir –, et ma mère dans une de ces cantines typiques du Sud qui servent une viande et trois accompagnements différents. Prétendre que nous étions des va-nu-pieds ou des crève-la-faim serait leur faire injure. Nous étions correctement chaussés et nourris, merci d'en prendre bonne note.

Olive, Big Roy et moi habitons une solide maison de brique dans un quartier tranquille. J'avais ma chambre et même une salle de bains personnelle après que mon père eut construit l'extension. Quand mes souliers commençaient à me serrer, je n'avais pas à attendre pour

qu'on m'en achète des neufs. Et, bien que j'aie bénéficié de bourses, mes parents ont payé leur part pour m'envoyer à la fac.

Malgré tout, il faut dire ce qui est. Si mon enfance était un sandwich, il n'y aurait pas de jambon qui dépasserait. Nous avons le nécessaire et rien de plus. « Ni rien de moins », aurait précisé ma mère, avant de me faire un de ses câlins à la pastille au citron.

À mon arrivée à Atlanta, j'avais toute ma vie devant moi : des rames et des rames de papier blanc. Ce n'est pas pour rien qu'on dit qu'un étudiant de Morehouse a toujours un stylo sur lui. Dix ans plus tard, tout semblait me sourire. Lorsqu'on me demandait d'où j'étais, je répondais : « A ! », si intime avec la ville que je l'appelais par son petit nom. Quand on m'interrogeait au sujet de ma famille, je parlais de Celestial.

Nous étions officiellement mariés depuis un an et demi, et nous étions heureux. En tout cas, je l'étais. Ce n'est peut-être pas la définition du bonheur pour tout le monde, mais nous étions un couple typique de la bourgeoisie noire d'Atlanta : le mari qui va se coucher avec

son ordinateur portable, et l'épouse qui rêve de bijoux dans un coffret Tiffany. J'étais jeune, ambitieux et bien parti pour réussir. Celestial était une artiste, intense et ravissante. On ressemblait à Darius et Nina, les amoureux de *Love Jones*, en plus adultes. Que voulez-vous que je vous dise ? J'ai un faible pour les femmes incandescentes. Quand on est avec elles, on sait que c'est du sérieux, pas le style bonjour-bonsoir. Avant Celestial, je sortais avec une autre fille, un pur produit d'Atlanta, elle aussi. Une demoiselle parfaitement bien élevée qui avait fini par me menacer avec une arme à feu à un gala de bienfaisance d'une organisation afro-américaine. Je ne suis pas près de l'oublier. Un .22 argenté avec une crosse en nacre rose. Elle l'avait sorti de son sac sous la table, alors que nous attaquions nos steaks et notre gratin de pommes de terre. Soi-disant que je la trompais avec une femme de l'association des avocats. Comment expliquer ça ? J'avais peur et en même temps je n'avais pas peur. Il n'y a qu'une fille d'Atlanta pour faire un truc de racaille avec une telle classe. C'est la logique de l'amour, d'accord, mais j'hésitais

entre la demander en mariage et appeler la police. Le lendemain matin, c'était fini entre nous, et laissez-moi vous dire que ce n'était pas de mon fait.

Après la fille au flingue, j'avais connu un passage à vide. À en croire les journaux il y avait pénurie d'hommes noirs, malheureusement les femmes de mon entourage n'avaient pas l'air au courant. Chaque fois qu'une personne du beau sexe me tapait dans l'œil, il y avait déjà quelqu'un sur le coup.

Je ne suis pas contre la compétition, c'est plutôt sain, mais j'avais encore la fille au flingue dans la peau. Je m'étais résolu à passer quelques jours à Eloë pour prendre du recul et parler avec Big Roy. Mon père avait un côté vieux sage, le genre de type qui était là avant vous et qui serait toujours dans son fauteuil relax bien après votre départ.

« Qu'est-ce que tu veux faire d'une femme qui t'a collé un pétard sous le nez, mon garçon ? »

J'essayai de lui expliquer que, ce qui était remarquable, c'était le contraste entre l'aspect trash du pistolet et l'ambiance paillettes de la soirée. En plus :